

de Lucenay, en ajoutant assez malignement que le retour imprévu de M. de Lucenay avait dû contrarier beaucoup la duchesse et un fort joli jeune homme, le plus merveilleux élégant de Paris, le vicomte de Saint-Rémy, monsieur l'ambassadeur m'a demandé si je croyais que Votre Altesse lui permettrait de lui présenter le vicomte qui se trouve ici; il vient d'être attaché à la légation de Gérolstein, et il serait trop heureux de cette occasion de faire sa cour à Votre Altesse. »

Rodolphe ne put réprimer un mouvement d'impatience, et dit :

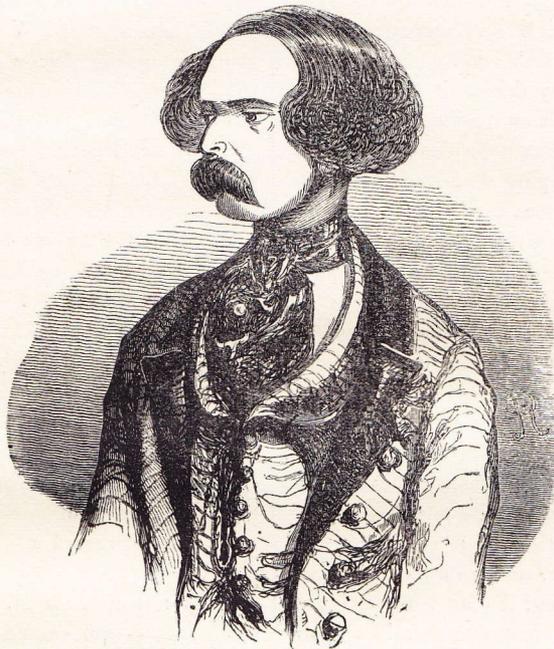
« Voilà qui m'est infiniment désagréable... mais je ne puis refuser... Allons, dites au comte de *** de me présenter M. de Saint-Rémy. »

Malgré sa mauvaise humeur, Rodolphe savait trop son métier de prince pour manquer d'affabilité dans

cette occasion. D'ailleurs, l'on donnait M. de Saint-Rémy pour amant à la duchesse de Lucenay, et cette circonstance piquait assez la curiosité de Rodolphe.

Le vicomte de Saint-Rémy s'approcha, conduit par le comte de ***.

M. de Saint-Rémy était un charmant jeune homme de vingt-cinq ans, mince, svelte, de la tournure la plus distinguée, de la physionomie la plus avenante; il avait le teint fort brun, mais de ce brun velouté, transparent et couleur d'ambre, remarquable dans les portraits de *Murillo*; ses cheveux noirs à reflet bleuâtre, séparés par une raie au-dessus de la tempe gauche, très-lisses sur le front, se bouclaient avec grâce autour de son visage, et laissaient à peine voir le lobe incolore des oreilles; le noir foncé de ses prunelles se découpait brillamment sur le globe



de l'œil, qui, au lieu d'être blanc, se nacrail de cette nuance légèrement azurée qui donne au regard des Indiens une expression si charmante. Par un caprice de la nature, l'épaisseur soyeuse de sa moustache contrastait avec l'imberbe juvénilité de son menton et de ses joues, aussi unies que celles d'une jeune fille; il portait par coquetterie une

cravate de satin noir très-basse, qui laissait voir l'attache élégante de son cou, digne du jeune *Flûteur* antique.

Une seule perle rattachait les longs plis de sa cravate, perle d'un prix inestimable par sa grosseur, la pureté de sa forme et l'éclat de son orient, si vif qu'une opale n'eût pas été plus splendidement irisée.

D'un goût parfait, la mise de M. de Saint-Rémy s'harmoniait à merveille avec ce bijou d'une magnifique simplicité.

On ne pouvait jamais oublier la figure et la personne de M. de Saint-Rémy, tant il sortait du type ordinaire des élégants.

Son luxe de voiture et de chevaux était extrême ; grand et beau joueur, le total de son *livre de paris de course* s'élevait toujours annuellement à deux ou trois mille louis. On citait sa maison de la rue de Chaillot comme un modèle d'élégante somptuosité ; on faisait chez lui une chère exquise, et ensuite on jouait un jeu d'enfer, où il perdait souvent des sommes considérables avec l'insouciance la plus hospitalière ; et pourtant on savait certainement que le patrimoine du vicomte était dissipé depuis longtemps.

Pour expliquer ses prodigalités incompréhensibles, les envieux ou les méchants parlaient, ainsi que l'avait fait Sarah, des grands biens de la duchesse de Lucenay, mais ils oubliaient qu'à part la vilité de cette supposition, M. de Lucenay avait naturellement un contrôle sur la fortune de sa femme, et que M. de Saint-Rémy dépensait au moins cinquante mille écus ou deux cent mille francs par an. D'autres parlaient d'usuriers imprudents, car M. de Saint-Rémy n'attendait plus d'héritage. D'autres enfin le disaient trop heureux sur *le turf*(1), et parlaient tout bas d'*entraîneurs* et de *jockeys* corrompus par lui pour faire perdre les chevaux contre lesquels il avait parié beaucoup d'argent ; mais le plus grand nombre des gens du monde s'inquiétaient peu des moyens auxquels M. de Saint-Rémy avait recours pour subvenir à son faste.

Il appartenait par sa naissance au meilleur et au plus grand monde ; il était gai, brave, spirituel, bon compagnon, facile à vivre ; il donnait d'excellents diners de garçon et tenait ensuite tous les enjeux qu'on lui proposait ; que fallait-il de plus ?

Les femmes l'adoraient, on nombrait à peine ses triomphes de toutes sortes ; il était jeune et beau, galant et magnifique dans toutes les occasions où un homme peut l'être avec des femmes du monde ; enfin l'engouement était tel que l'obscurité dont il entourait la source du Pactole où il puisait à pleines mains jetait même sur sa vie un certain charme mystérieux. On disait, en souriant insoucieusement : « Il faut que ce diable de Saint-Rémy ait trouvé la pierre philosophale ! »

En apprenant qu'il s'était fait attacher à la légation de France près le grand-duc de Gérolstein,

d'autres personnes avaient pensé que M. de Saint-Rémy voulait faire une *retraite honorable*.

Le comte de *** dit à Rodolphe, en lui présentant M. de Saint-Rémy :

« J'ai l'honneur de présenter à Votre Altesse M. le vicomte de Saint-Rémy, attaché à la légation de Gérolstein. »

Le vicomte salua profondément, et dit à Rodolphe :

« Votre Altesse daignera-t-elle excuser l'impatience que j'éprouve de lui faire ma cour ; j'ai peut-être eu trop hâte de jouir d'un honneur auquel j'attachais tant de prix ? »

— Je serai, monsieur, très-satisfait de vous revoir à Gérolstein... Comptez-vous y aller bientôt ?

— Le séjour de Votre Altesse à Paris me rend moins empressé de partir.

— Le paisible contraste de nos cours allemandes vous étonnera beaucoup, monsieur, habitué que vous êtes à la vie de Paris.

— J'ose assurer à Votre Altesse que la bienveillance qu'elle daigne me témoigner et qu'elle voudra peut-être bien me continuer, m'empêcherait seule de jamais regretter Paris.

— Il ne dépendra pas de moi, monsieur, que vous pensiez toujours ainsi pendant le temps que vous passerez à Gérolstein. »

Et Rodolphe fit une légère inclination de tête qui annonçait à M. de Saint-Rémy que la présentation était terminée.

Le vicomte salua profondément et se retira.

Rodolphe était très-physionomiste et sujet à des sympathies ou à des aversions presque toujours justifiées ; après le peu de mots échangés avec M. de Saint-Rémy, sans pouvoir s'en expliquer la cause, il éprouva pour lui une sorte d'éloignement involontaire. Il lui trouvait quelque chose de perfidement rusé dans le regard et une *physionomie dangereuse*.

Nous retrouverons M. de Saint-Rémy dans des circonstances qui contrasteront bien terriblement avec la brillante position qu'il occupait lors de sa présentation à Rodolphe ; l'on jugera de la réalité des pressentiments de ce dernier.

Cette présentation terminée, Rodolphe, réfléchissant aux bizarres rencontres que le hasard avait amenées, descendit au jardin d'hiver ; l'heure du souper était arrivée, les salons devenaient presque déserts ; le lieu le plus reculé de la serre chaude se trouvait au bout d'un massif, à l'angle de deux murailles qu'un énorme bananier, entouré de plantes grimpantes, cachait presque entièrement ; une petite

(1) *Turf*, terrain de course où s'engagent les paris.

porte de service masquée par le treillage, et conduisant à la salle du buffet par un long corridor, était restée entr'ouverte, non loin de cet arbre feuillu.

Abrité par ce paravent de verdure, Rodolphe s'assit en cet endroit. Il était depuis quelques moments plongé dans une rêverie profonde, lorsque son nom, prononcé par une voix bien connue, le fit tressaillir.

Sarah, assise de l'autre côté du massif qui cachait entièrement Rodolphe, causait en anglais avec son frère Tom.

Tom était vêtu de noir; quoiqu'il n'eût que quelques années de plus que Sarah, ses cheveux étaient presque blancs; son visage annonçait une volonté froide, mais opiniâtre: son accent était bref et tranchant, son regard sombre, sa voix creuse. Cet homme devait être rongé par un grand chagrin ou par une grande haine.

Rodolphe écouta attentivement l'entretien suivant:

« La marquise est allée un instant au bal du baron de Nerval: elle s'est heureusement retirée sans pouvoir parler à Rodolphe qui la cherchait, car je crains toujours l'influence qu'il exerce sur elle; influence que j'ai eu tant de peine à combattre et à détruire en partie... Enfin cette rivale que j'ai toujours redoutée par pressentiment, et qui plus tard pouvait tant gêner mes projets... cette rivale sera perdue demain... Écoutez-moi, ceci est grave... Tom.

— Vous vous trompez, jamais Rodolphe n'a songé à la marquise.

— Il est temps maintenant de vous donner quelques explications à ce sujet... Beaucoup de choses se sont passées pendant votre dernier voyage... et comme il faut agir plus tôt que je ne pensais... ce soir même... en sortant d'ici, cet entretien est indispensable... Heureusement nous sommes seuls.

— Je vous écoute.

— Avant d'avoir vu Rodolphe, cette femme, j'en suis sûre, n'avait jamais aimé... Je ne sais pour quelle raison elle éprouve un invincible éloignement pour son mari qui l'adore. Il y a là un mystère que j'ai voulu en vain pénétrer. La présence de Rodolphe avait excité dans le cœur de Clémence mille émotions nouvelles. J'étouffai cet amour naissant par des révélations accablantes sur le prince. Mais le besoin d'aimer était éveillé chez la marquise; rencontrant chez moi ce Charles Robert, elle a été frappée de sa beauté, frappée comme on l'est à la vue d'un tableau; cet homme est malheureusement aussi naïf que beau, mais il a quelque chose de

touchant dans le regard; j'exaltai la noblesse de son âme, l'élevation de son caractère. Je savais *la bonté* naturelle de madame d'Harville; je *colorai* M. Robert des malheurs les plus intéressants; je lui recommandai d'être toujours mortellement triste, de ne procéder que par soupirs et par hélas! et avant toute chose de parler peu. Il a suivi mes conseils. Grâce à son talent de chanteur, à sa figure et surtout à son apparence de tristesse incurable, il s'est fait à peu près aimer de madame d'Harville, qui a ainsi donné le change à ce besoin d'aimer que la vue de Rodolphe avait seule éveillé en elle... Comprenez-vous, maintenant?

— Parfaitement, continuez.

— Robert et madame d'Harville ne se voyaient intimement que chez moi; deux fois la semaine nous faisons de la musique à nous trois, le matin. Le beau ténébreux soupirait, disait quelques tendres mots à voix basse; il glissa deux ou trois billets. Je craignais encore plus sa prose que ses paroles; mais une femme est toujours indulgente pour les premières déclarations qu'elle reçoit, celles de mon protégé ne lui nuisirent pas; l'important pour lui était d'obtenir un rendez-vous. Cette petite marquise avait plus de principes que d'amour, ou plutôt elle n'avait pas assez d'amour pour oublier ses principes... A son insu, il existait toujours au fond de son cœur un souvenir de Rodolphe qui veillait pour ainsi dire sur elle et combattait ce faible penchant pour M. Charles Robert... penchant beaucoup plus factice que réel... mais entretenu par son vif intérêt pour les malheurs imaginaires de M. Charles Robert, et par l'exagération incessante de mes louanges à l'égard de cet Apollon sans cervelle. Enfin, Clémence, vaincue par l'air profondément désespéré de son malheureux adorateur, se décida un jour à lui accorder ce rendez-vous si désiré.

— Vous avait-elle donc fait sa confidente?

— Elle m'avait avoué son attachement pour Charles Robert, voilà tout; je ne fis rien pour en savoir davantage; cela m'eût gênée... Mais lui, ravi de bonheur ou plutôt d'orgueil, me fit part de son bonheur, sans me dire pourtant le jour ni le lieu du rendez-vous.

— Comment l'avez-vous connu?

— Karl, par mon ordre, alla le lendemain et le surlendemain, de très-bonne heure, s'embusquer à la porte de M. Robert et le suivit. Le second jour, vers midi, notre amoureux prit en fiacre le chemin d'un quartier perdu, rue du Temple... Il descendit dans une maison de mauve apparence; il y resta une heure et demie environ, puis s'en alla. Karl attendit longtemps pour voir si personne ne sortirait après

Charles Robert. Personne ne sortit : la marquise avait manqué à sa promesse. Je le sus le lendemain par l'amoureux, aussi courroucé que désappointé. Je lui conseillai de redoubler de désespoir. La pitié de Clémence s'émut encore : nouveau rendez-vous, mais aussi vain que le premier. Une dernière fois cependant elle vint jusqu'à la porte : c'était un progrès. Vous voyez combien cette femme lutte... Et pourquoi ? Parce que, j'en suis sûre, et c'est ce qui cause ma haine, elle a toujours au fond du cœur, et à son insu, une pensée pour Rodolphe, qui semble aussi la protéger. Enfin, ce soir, la marquise a donné à ce Robert un rendez-vous pour demain : cette fois, je n'en doute pas, elle ira. Le duc de Lucenay a si grossièrement ridiculisé ce jeune homme, que la marquise, bouleversée de l'humiliation de son amant, lui a accordé par pitié ce qu'elle ne lui eût peut-être pas accordé sans cela ; cette fois, je vous le répète, elle tiendra sa promesse.

— Quels sont vos projets ?

— Cette femme obéit à une sorte d'intérêt charitable, exalté, mais non pas à l'amour ; Charles Robert est si peu fait pour comprendre la délicatesse du sentiment qui, ce soir, a dicté la résolution de la marquise, que demain il voudra profiter de ce rendez-vous, et il se perdra complètement dans l'esprit de Clémence, qui se résigne à cette compromettante démarche sans entraînement, sans passion et seulement par pitié. En un mot, je n'en doute pas, elle se rend là pour faire acte de courageux intérêt, mais parfaitement calme et bien sûre de ne pas oublier un moment ses devoirs. Le Charles Robert ne concevra pas cela, la marquise le prendra en aversion ; et, son illusion détruite, elle retombera sous l'influence de ses souvenirs de Rodolphe, qui, j'en suis sûre, couvent toujours au fond de son cœur.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je veux qu'elle soit à jamais perdue pour Rodolphe ; il aurait, je n'en doute pas, moi, trahi tôt ou tard l'amitié de M. d'Harville en répondant à l'amour de Clémence ; mais il prendra celle-ci en horreur s'il la sait coupable d'une faute dont il n'aura pas été l'objet ; c'est un crime impardonnable pour un homme ; enfin, prétextant de l'affection qui le lie à M. d'Harville, il ne verra jamais cette femme, qui aura si indignement trompé cet ami qu'il aime tant.

— C'est donc le mari que vous voulez prévenir ?...

— Oui, et ce soir même, sauf votre avis, du moins. D'après ce que m'a dit Clémence, il a de vagues soupçons, sans savoir sur qui les fixer... Il est minuit, nous allons quitter le bal : vous descendrez au premier café venu, vous écrirez à M. d'Har-

ville que sa femme se rend demain, à une heure, rue du Temple, n° 17, pour une entrevue amoureuse. Il est jaloux, il surprendra Clémence, vous devinez le reste !

— C'est une abominable action, dit froidement le gentilhomme.

— Vous êtes scrupuleux, Tom ?

— Tout à l'heure je ferai ce que vous désirez ; mais je vous répète que c'est une abominable action.

— Vous consentez néanmoins ?

— Oui... ce soir, M. d'Harville sera instruit de tout. Eh !... mais... il me semble qu'il y a quelqu'un là, derrière ce massif ! dit tout à coup Tom en s'interrompant et en parlant à voix basse. J'ai cru entendre remuer.

— Voyez donc ! dit Sarah avec inquiétude.

Tom se leva, fit le tour du massif et ne vit personne.

Rodolphe venait de disparaître par la petite porte dont nous avons parlé.

« Je me suis trompé, dit Tom en revenant, il n'y a personne.

— C'est ce qu'il me semblait...

— Écoutez, Sarah, je ne crois pas cette femme aussi dangereuse que vous le pensez pour l'avenir de votre projet ; Rodolphe a certains principes qu'il n'enfreindra jamais. La jeune fille qu'il a conduite à cette ferme, il y a six semaines, lui déguisé en ouvrier, cette créature qu'il entoure de soins, à laquelle on donne une éducation choisie, et qu'il a été visiter plusieurs fois, m'inspire des craintes plus fondées. Nous ignorons qui elle est, quoiqu'elle semble appartenir à une classe obscure de la société. Mais la rare beauté dont elle est douée, dit-on, le déguisement que Rodolphe a pris pour la conduire dans ce village, l'intérêt croissant qu'il lui porte, tout prouve que cette affection n'est pas sans importance. Aussi j'ai été au-devant de vos désirs. Pour écarter cet autre obstacle, plus réel, je crois, il a fallu agir avec une extrême prudence, nous bien renseigner sur les gens de la ferme et sur les habitudes de cette jeune fille... Ces renseignements, je les ai ; le moment d'agir est venu ; le hasard m'a renvoyé cette horrible vieille qui avait gardé mon adresse. Ses relations avec des gens de l'espèce du brigand qui nous a attaqués lors de notre excursion dans la Cité nous serviront puissamment. Tout est prévu... il n'y aura aucune preuve contre nous... Et d'ailleurs, si cette créature, comme il y paraît, appartient à la classe ouvrière, elle n'hésitera pas entre nos offres et le sort même brillant qu'elle peut rêver, car le prince a gardé un profond incognito... enfin

demain cette question sera résolue, sinon... nous verrons ..

— Ces deux obstacles écartés... Tom... alors notre grand projet...

— Il offre des difficultés, mais il peut réussir.

— Avouez qu'il aura une heureuse chance de plus, si nous l'exécutons au moment où Rodolphe sera doublement accablé par le scandale de la conduite de madame d'Harville et par la disparition de cette créature à laquelle il s'intéresse tant !

— Je le crois... Mais si ce dernier espoir nous échappe encore... alors je serai libre..., dit Tom en regardant Sarah d'un air sombre.

— Vous serez libre !...

— Vous ne renouvellerez plus les prières qui, deux fois, ont malgré moi suspendu ma vengeance ? » Puis, montrant d'un regard le crêpe qui entourait son chapeau et les gants noirs qui couvraient ses mains, Tom ajouta en souriant d'un air sinistre : « J'attends toujours, moi... Vous savez bien que je porte ce deuil depuis seize ans... et que je ne le quitterai que si... »

Sarah, dont les traits exprimaient une crainte in-

volontaire, se hâta d'interrompre son frère, et lui dit avec anxiété :

« Je vous dis que vous serez libre... Tom... car alors cette confiance profonde, qui jusqu'ici m'a soutenue dans des circonstances si diverses, parce qu'elle a été justifiée au delà de la prévision humaine... m'aura tout à fait abandonnée... Mais jusque-là il n'est pas de danger si mince en apparence que je ne veuille écarter à tout prix... Le succès dépend souvent des plus petites causes... Des obstacles peu graves peut-être se trouvent sur mon chemin au moment où j'approche du but ; je veux avoir le champ libre, je les briserai. Mes moyens sont odieux, soit !... Ai-je été ménagée, moi ?... s'écria Sarah en élevant involontairement la voix.

— Silence ! on revient du souper, dit Tom. Puisque vous croyez utile de prévenir le marquis d'Harville du rendez-vous de demain, partons... il est tard.

— L'heure avancée de la nuit à laquelle lui sera donné cet avis lui en prouvera l'importance. »

Tom et Sarah sortirent du bal de l'ambassadrice de ***.



XXIX. — LES RENDEZ-VOUS.



Voulant à tout prix avertir M^{me} d'Harville du danger qu'elle courait, Rodolphe, parti de l'ambassade sans attendre la fin de l'entretien de Tom et de Sarah, ignorait le complot tramé par eux contre Fleur-de-Marie et le péril imminent qui

menaçait cette jeune fille.

Malgré son zèle, Rodolphe ne put malheureusement sauver la marquise comme il l'espérait.

Celle-ci, en sortant de l'ambassade, devait par convenance paraître un moment chez madame de Nerval; mais, vaincue par les émotions qui l'agitaient, madame d'Harville n'eut pas le courage d'aller à cette seconde fête, et rentra chez elle.

Ce contre-temps perdit tout.

M. de Graün, ainsi que presque toutes les personnes de la société de la comtesse **, était invité chez madame de Nerval. Rodolphe l'y conduisit rapidement, avec ordre de chercher madame d'Harville dans le bal, et de la prévenir que le prince désirant lui dire le soir même quelques mots du plus grand intérêt, il se trouverait à pied devant l'hôtel d'Harville, et qu'il s'approcherait de la voiture de la marquise pour lui parler à sa portière, pendant que les gens attendraient l'ouverture de la porte cochère.

Après beaucoup de temps perdu à chercher madame d'Harville dans ce bal, le baron revint... Elle n'y avait pas paru.

Rodolphe fut au désespoir; il avait sagement pensé qu'il fallait avant tout avertir la marquise de la trahison dont on voulait la rendre victime; car alors la délation de Sarah, qu'il ne pouvait empêcher, passerait pour une indigne calomnie. Il était trop tard... cette lettre infâme était parvenue au marquis à une heure après minuit.

Le lendemain matin M. d'Harville se promenait lentement dans sa chambre à coucher, meublée avec une élégante simplicité et seulement ornée d'une

panoplie d'armes modernes et d'une étagère garnie de livres.

Le lit n'avait pas été défait, et pourtant la courtepointe de soie pendait en lambeaux; une chaise et une petite table d'ébène à pieds tors étaient renversées près de la cheminée; ailleurs on voyait sur les tapis les débris d'un verre de cristal, des bougies à demi écrasées et un flambeau à deux branches qui avait roulé au loin.

Ce désordre semblait causé par une lutte violente...

M. d'Harville avait trente ans environ, une figure



mâle et caractérisée, d'une expression ordinairement agréable et douce, mais alors contractée, pâle,

violacée ; il portait ses habits de la veille , son cou était nu , son gilet ouvert ; sa chemise déchirée paraissait tachée çà et là de quelques gouttes de sang ; ses cheveux bruns , ordinairement bouclés , retombaient roides et emmêlés sur son front livide.

Après avoir encore longtemps marché , les bras croisés , la tête basse , le regard fixe et rouge , M. d'Harville s'arrêta brusquement devant son foyer éteint , malgré la forte gelée survenue pendant la nuit. Il prit sur le marbre de la cheminée cette lettre qu'il relut avec une dévorante attention , à la clarté blafarde de ce jour d'hiver :

« Demain , à une heure , votre femme doit se rendre rue du Temple , n° 47 , pour une amoureuse entrevue. Suivez-la , et vous saurez tout... Heureux époux ! »

A mesure qu'il lisait ces mots , déjà tant de fois lus pourtant... ses lèvres , bleuies par le froid , semblaient convulsivement épeler lettre par lettre ce funeste billet.

A ce moment la porte s'ouvrit , un valet de chambre entra.

Ce serviteur , déjà vieux , avait les cheveux gris , une figure honnête et bonne.

Le marquis retourna brusquement la tête sans changer de position , tenant toujours la lettre entre ses deux mains.

« Que veux-tu ? » dit-il durement au domestique.

Celui-ci , au lieu de répondre , contemplant d'un air de stupeur douloureuse le désordre de la chambre ; puis regardant attentivement son maître , il s'écria :

« Du sang à votre chemise... Mon Dieu ! mon Dieu , monsieur , vous vous serez blessé... Vous étiez seul... Pourquoi ne m'avez-vous pas sonné... comme à l'ordinaire , lorsque vous avez senti les... ? »

— Va-t'en...

— Mais , monsieur le marquis , vous n'y pensez pas , votre feu est éteint , il fait ici un froid mortel , et surtout... après... votre...

— Te tairas-tu !... laisse-moi !...

— Mais , monsieur le marquis , reprit le valet de chambre tout tremblant , vous avez donné ordre à M. Doublet d'être ici ce matin à dix heures et demie ; il est dix heures et demie , il est là avec le notaire.

— C'est juste , dit amèrement le marquis en reprenant son sang-froid. Quand on est riche , il faut songer aux affaires... C'est si beau la fortune !... Puis il ajouta : « Fais entrer M. Doublet dans mon cabinet.

— Il y est , monsieur le marquis.

— Donne-moi de quoi m'habiller... Tout à l'heure... je sortirai...

— Mais , monsieur le marquis...

— Fais ce que je te dis , Joseph , » dit M. d'Harville d'un ton plus doux. Puis il ajouta : « Est-on déjà entré chez ma femme ? »

— Je ne crois pas que madame la marquise ait encore sonné.

— On me prévient dès qu'elle sonnera.

— Oui , monsieur le marquis.

— Dis à Philippe de venir t'aider ; tu n'en finiras pas.

— Mais , monsieur , attendez que j'aie un peu rangé ici , répondit tristement Joseph. On s'aperce-



vrait de ce désordre , et l'on ne comprendrait pas ce qui a pu arriver cette nuit à monsieur le marquis...

— Et si l'on comprenait... ce serait bien hideux , n'est-ce pas ? reprit M. d'Harville d'un ton de raillerie douloureuse.

— Ah ! monsieur , s'écria Joseph , Dieu merci ! personne ne se doute...

— Personne ?... Non ! personne... » répondit le marquis d'un air sombre.

Pendant que Joseph s'occupait de réparer le désordre de la chambre de son maître , celui-ci alla droit à la panoplie dont nous avons parlé , examina attentivement , pendant quelques minutes , les armes qui la composaient , fit un geste sinistre , et dit à Joseph :

« Je suis sûr que tu as oublié de faire nettoyer

mes fusils qui sont là-haut dans mon nécessaire de chasse ?

— Monsieur le marquis ne m'en a pas parlé, dit Joseph d'un air étonné.

— Si ; mais tu l'as oublié.

— Je proteste à monsieur le marquis...

— Ils doivent être dans un bel état !...

— Il y a un mois à peine qu'on les a rapportés de chez l'armurier.

— Il n'importe : dès que je serai habillé, va me chercher ce nécessaire ; j'irai peut-être à la chasse demain ou après, je veux examiner ces fusils.

— Je les descendrai tout à l'heure. »

La chambre remise en ordre, un second valet de chambre vint aider Joseph.

La toilette terminée, le marquis entra dans le cabinet où l'attendaient M. Doublet, son intendant, et un clerc de notaire.

« C'est l'acte que l'on vient lire à monsieur le marquis, dit l'intendant, il ne reste plus qu'à le signer.

— Vous l'avez lu, M. Doublet ?

— Oui, monsieur le marquis.

— En ce cas, cela suffit... je signe... »

Il signa, le clerc sortit.

« Moyennant cette acquisition, monsieur le marquis, dit M. Doublet d'un air triomphant, votre revenu foncier, en belles et bonnes terres... ne va pas à moins de cent vingt-six mille francs en sacs... Savez-vous que cela est rare, monsieur le marquis, un revenu de cent vingt-six mille francs en terres ?

— Je suis un homme bien heureux, n'est-ce pas, M. Doublet ? cent vingt-six mille francs de rente en terres !... Il n'y a pas de félicité pareille !

— Sans compter le portefeuille de monsieur le marquis... sans compter...

— Certainement, et sans compter... tant d'autres bonheurs encore !

— Dieu en soit loué ! monsieur le marquis, car il ne vous manque rien : jeunesse, richesse, bonté, santé... tous les bonheurs réunis enfin ; et parmi eux, dit M. Doublet en souriant agréablement, ou



plutôt, à leur tête... je mets celui d'être l'époux de madame la marquise et d'avoir une charmante petite fille qui ressemble à un chérubin... »

M. d'Harville jeta un regard sinistre sur l'intendant.

Nous renonçons à peindre l'expression de sauvage ironie avec laquelle il dit à M. Doublet, en lui frappant familièrement sur l'épaule :

« Avec cent vingt-six mille livres de rente en terres et une femme comme la mienne... et un enfant qui

ressemble à un chérubin... il ne reste rien à désirer, n'est-ce pas ?

— Eh ! eh ! monsieur le marquis, répondit naïvement l'intendant, il reste à désirer de vivre le plus longtemps possible... pour marier mademoiselle votre fille et être grand-père.. Arriver grand-père... c'est ce que je souhaite de tout mon cœur à monsieur le marquis, comme à madame la marquise d'être grand'mère et arrière-grand'mère...

LES

MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—
1844